

Recherches sociographiques



Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*

Naïm Kattan

Volume 30, Number 1, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056412ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056412ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kattan, N. (1989). Review of [Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*]. *Recherches sociographiques*, 30(1), 114–116.
<https://doi.org/10.7202/056412ar>

Et pourquoi ne pas traduire ce livre en français? Les francophones en ont, eux aussi, besoin. Pour les mêmes raisons, bien sûr, et aussi pour se souvenir.

Claude MORIN

*École nationale d'administration publique,
Québec.*

Heinz WEINMANN, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, Montréal, L'Hexagone, 1987, 477 p.

Dans l'ouvrage de Heinz Weinmann, l'histoire, l'ethnologie, l'anthropologie, la psychanalyse, la philosophie et la sociologie fournissent les sources et les modalités d'une enquête qui est en fait une quête de sens. Deux hypothèses fondent l'étude : celle du roman familial, de Freud ; et celle de l'assassinat comme base du sacré, de René Girard. Je dis bien *hypothèses*.

On sait que Freud n'utilise le roman familial (celui de l'enfant qui, se sentant abandonné par sa famille, s'en crée une autre idéale et mythique) que pour analyser les cas de pathologie individuelle. Certes a-t-il beaucoup écrit sur les mythes et les dérèglements collectifs, mais sans avoir eu recours au roman familial, tandis que Weinmann en étend même l'application à la société. Occasion attrayante de pousser très loin sa réflexion, sa quête et son analyse. Mais l'hypothèse demeure hypothèse. Pour l'auteur, c'est une modalité qui lui donne la possibilité de faire des rapprochements, de découvrir des liens entre des événements dont certains ne paraissaient pas centraux, ni significatifs, aux historiens et aux analystes traditionnels.

La seconde hypothèse, celle de Girard, est tout aussi prenante. L'idée du meurtre qui préside à toute fondation sociale a déjà donné lieu à des appuis, à des répliques et à des controverses. Ce n'est pas une vérité historique ni, à mon sens, une théorie. C'est une proposition qui sert de point de départ pour explorer le sens caché des événements ou des institutions.

Il serait trop facile de s'arrêter là et de dire que les conclusions que l'auteur tire d'une telle mise en scène ne tiennent pas, puisqu'au départ il s'agissait d'hypothèses : elles ne pourraient tout au plus aboutir qu'à des points d'interrogation. Or, ce serait abandonner trop tôt en chemin. Le livre de Weinmann est un prodigieux exercice d'intelligence fondé sur de remarquables, d'exhaustives et, j'irais jusqu'à dire, d'obsessives recherches et lectures de documents de base.

En dépit des apparences et malgré la multiplication des détails, l'auteur ne veut rien prouver, sinon que les historiens ont communément soumis les événements à des interprétations trop étroites, idéologiques et préconçues ; en d'autres termes, il cherche, au-delà des masques, l'histoire mythique, imaginaire. Il s'occupe tout de même à son tour à faire des liens entre certains événements qu'il croit significatifs, mais occultés, ou du moins négligés. On peut se demander par exemple s'il n'insiste pas trop sur la pendaison du serrurier Duval afin de prouver la véracité de l'hypothèse de Girard, à savoir : que

toute fondation est « accompagnée » d'une violence « fondatrice ». Plus loin, il ne résiste pas à établir le rapprochement entre le nom de la victime d'une autre violence fondatrice, Pierre Laporte, et le serrurier de Québec : Laporte / serrure. Mais s'attarder là-dessus et chercher des disputes à l'auteur sur tel ou tel détail seraient méconnaître, sinon ses conclusions ou même ses révélations, du moins ses éclairages nouveaux et originaux.

Comme tout digne lecteur de Nietzsche, l'analyste démarre par le bon bout, c'est-à-dire par la généalogie : la découverte de l'Amérique. Il y en a eu plusieurs et l'on fait son Amérique à partir du choix du découvreur. Les Canadiens français ont opté pour Cartier. Or celui-ci a découvert non pas le Québec mais le Canada. Il a ouvert l'espace, en route vers un Orient mythique : Lachine est là pour l'attester. C'est Champlain, le fondateur de Québec, qui réduit l'espace à un territoire. Il dessine une ville fermée, fortifiée, protégée contre la contamination de la sauvagerie indienne — autre vocable d'un Orient mythique — ou plutôt indigène, et de l'appel de l'espace, ouverture au coureur des bois.

Je rêve d'une poursuite de cette enquête pour couvrir les deux hémisphères : les liens de l'Indigène avec l'Européen. Aux États-Unis, au Brésil, au Pérou, en Argentine : quelle Europe est en cause ? et quel Indigène ? Mais suivons plutôt Weinmann dans son trajet canadien. La ville fortifiée ne se défend pas uniquement contre l'étranger, fût-il l'autochtone chassé de ses contrées, mais contre une tentation intérieure. Car en tout habitant, sommeille un coureur des bois impénitent. Montréal sera la ville non fortifiée, le jalon qui ouvre sur le continent, pour marquer non pas l'arrivée, mais une étape et un nouveau point de départ. Le Canadien français est tiraillé entre un territoire délimité, reconnu, et l'espace américain, entre la sécurité rêvée d'une fortification et l'appel d'un dynamisme d'exploration et de conquête.

La vertu de l'approche de Weinmann est de ne pas choisir lui-même en partant et donc de ne pas privilégier, dans sa documentation, une démarche. En fait, s'il y a une conclusion, c'est celle d'un tourment, entre l'hésitation et le conflit.

L'auteur rappelle aux Québécois qu'ils sont également découvreurs d'Amérique, qu'ils ont fondé la leur et qu'ils en ont été les définisseurs. Ils ne peuvent scruter leur destin sans commencer par le commencement. Dans son roman *Les aventures d'Augie March*, Saul BELLOW, un Américain natif de Lachine, fait dire à son héros qu'il s'est trouvé en découvrant Chicago. Il ne le savait pas. Mais, ajoute-t-il, Christophe Colomb non plus ne savait pas qu'il avait découvert l'Amérique. Et celle des Québécois n'était pas qu'un territoire. C'était aussi un espace ouvert. Et puis, le Canada. Ce pays, ils y étaient. Et les premiers. Ils ont hésité entre une ville fortifiée et une ville ouverte, entre le territoire et l'espace.

Weinmann fait la généalogie du débat qui est d'abord intérieur, qui gît en chacun de nous, y compris ceux qui ne sont pas nés dans ce pays, mais qui l'ont choisi. Il ne donne pas de réponse. Et il n'a pas à le faire. Il replace l'affaire dans une perspective juste, c'est-à-dire sans en ombrager l'un des deux versants. S'il n'y a pas de solution, c'est que, minoritaires dans ce vaste continent, les descendants des Français ont réussi à se situer aux confins de l'option, à la frontière du choix, sans jamais se résoudre à fermer l'une ou l'autre option de l'alternative. Américains au Québec et francophones au Canada, minorité qui a besoin de fortification pour survivre, mais aussi d'espace pour vivre. Peut-être ont-ils été très prévoyants même si leur sagacité a les apparences d'une mollesse, d'une incapacité à décider, donc à sacrifier, ou au mieux d'une ruse. Mais peut-être aussi,

et l'histoire telle que racontée par Heinz Weinmann permet de s'en apercevoir, était-ce la seule manière de subsister et donc d'exister, même si ce vivre n'a pas la clarté des définitions, même s'il semble fragile et constamment menacé. Il reste, par sa persistance, affirmation et richesse !

Naïm KATTAN

Susan MANN-TROFIMENKOFF, *Visions nationales*, Saint-Laurent, Trécarré, 1986, 455 p.

« Au commencement était le fleuve, gelé six mois sur douze. » Qui a trouvé mieux pour amorcer la grande saga ? La suite coule de même veine : allégé du gros des chiffres et des dates, et de toute note de bas de page, parce que destiné au grand public, le livre de Trofimenkoff est rédigé avec un brio remarquable. On n'y sent aucun hiatus ni d'artifice d'écriture par lesquels l'historien soude les pièces de son récit. Eh ! que ça repose de la lourdeur des gros manuels québécois ! Le contenu m'a semblé, globalement, tout aussi excellent, notamment les chapitres sur l'Institut canadien et sur *L'Action française*, sujets que l'auteur a travaillés spécifiquement. Sa lecture vient corriger ici l'incroyable stéréotype du « passéisme » groulxiste. Le chanoine a certes beaucoup parlé du passé, vu qu'il était historien ; et, à partir de 1940, il s'est effectivement retrouvé à contre-courant de son époque. Mais le Groulx des années 1920, celui qui a fait histoire, n'avait rien que de très « présentiste », comme le met en évidence Trofimenkoff. Avec, par contre, ce tour de force de balayer sous le tapis l'idéologie nationaliste elle-même.

Il faut comprendre que Trofimenkoff s'adresse au Canada anglais. Elle cherche à rendre les « visions » nationales, tout en faisant l'économie des discours susceptibles de heurter son lecteur. Et c'est fort bien réussi. Revue et corrigée pour la conjoncture 1980, l'ancienne métaphore du « mariage de raison », qu'affectionnait Jean-Charles Falardeau dans les années 1950, lui fournit l'astuce du point de départ. En tant que femme, l'auteur — que ses parents « ont toujours considérée comme leur contribution au bilinguisme » — peut adopter le point de vue du dominé, sans mettre en danger son statut de *canadian scholar*. Alors voilà : la Conquête fut un viol. En prime, l'image permet de concilier la grande chicane Wallot/Ouellet.

L'imaginaire féministe, hélas ! ne se contente pas d'une si belle passe. Vu qu'il s'agissait d'expliquer le Québec au Canada, le XX^e siècle occupe la moitié de l'ouvrage. Et le récit commence en réalité à la Conquête, avec un simple chapitre d'arrière-plan pour la Nouvelle-France. En si peu de pages, il fallait aller à l'essentiel : à peine une petite dizaine des personnages de notre enfance, y compris Cartier, Louis XIV et Colbert, trouve place dans le tableau, et le mot « jésuite » n'y apparaît pas. Radisson ? Joliet ? La Vérendrye ? Pas même d'Iberville. Or voici que surgissent de la poussière archivistique une demi-douzaine de veuves Fornel ou marquises de Vaudreuil qui auraient marqué l'histoire par leurs intrigues de Cour, leurs trois ouvriers ou leur réseau de contrebande. « Quelques femmes se livrent au commerce », notait sobrement Jacques MATHIEU dans ses trois forts chapitres sur la période. (Dans : J. HAMELIN, dir., *Histoire du Québec*, 1976.) Même manque de discernement au début du XX^e siècle, lorsqu'un groupuscule de